

## *La toponymie préromaine de la Sardaigne*

Heinz JÜRGEN WOLF

### RESUMEN

L'autore esplora la consistenza dei microtoponimi di origine preromana nell'area centrale della Sardegna. Ne rileva la notevole quantità e si sofferma sulla loro struttura tri o quadripartita. Redige un elenco ragionato di suffissi paleosardi, strutturati in due serie (atona e tonica).

**Palabras clave:** Sardo, toponimia sarda.

En Sardaigne, les toponymes préromains sont légion. En domaine roman — à l'exception toutefois de la Roumanie — on peut s'attendre à ce que les noms des villes les plus importantes soient d'origine préromaine, p.ex. pg. *Lisboa*, esp. *Barcelona*, *Toledo*, fr. *Paris*, *Marseille*, *Lyon*, it. *Roma*, *Milano*, *Napoli*; en français, ces noms étrangers ont d'ailleurs tous une forme particulière: *Lisbonne*, *Barcelone*, *Tolède*, *Rome*, *Milan*, *Naples*. On pourrait même formuler: plus une ville est importante, plus elle a des chances de porter un nom ancien, à savoir remontant à un substrat. En Sardaigne, il n'en est pas autrement, à en juger d'après les noms des deux grandes villes de l'île: *Cagliari* et *Sassari*. Mais ce qui distingue la Sardaigne des autres régions de langue romane, est la quantité exceptionnelle des microtoponymes remontant au substrat. En général, ces noms ne dépassent pas 1% de l'ensemble des toponymes; dans des zones difficiles d'accès (Alpes, Pyrénées), ils peuvent atteindre les 2%. Quelques exemples devraient suffire<sup>1</sup>: aux Asturies, on en relève un exemple parmi les 466

---

<sup>1</sup> Je reprends ici les exemples donnés dans «L'originalité du sardo à la lumière des lieux-dits d'Ollolai», *Actes du XVIII<sup>e</sup> CIL PhR* (Trèves 1986), Tübingen, IV 1989, 665-682, 666.

noms de Santa Eulalia de Valduno<sup>2</sup> à l'ouest d'Oviedo; en Aragon, pour le Campo de Borja<sup>3</sup> aux confins de la Castille et de la Navarre, peut-être 9 sur 1311; pour la Belgique, on peut citer la *Toponymie des communes de Stoumont, Rahier et Francorchamps en Ardenne liégeoise* étudiée par L. Remacle<sup>4</sup>, où, parmi un millier de noms, on relève un seul (hydronyme) d'origine préromaine, et *La Toponymie dialectale germano-romane du nord-est de la province de Liège* d'A. Boileau<sup>5</sup>, où sont examinés environ 4000 toponymes, parmi lesquels on n'en relève pas plus de trois (hydronymes) du substrat; dans le Jura Bernois, *Les noms de lieu de Moutiers-Grandval*<sup>6</sup> n'en contiennent qu'un seul; et dans son étude qui «peut servir d'exemple de la toponymie du midi de la France»<sup>7</sup>, E. Nègre n'a rencontré parmi les 5885 noms de lieu du canton de Rabastens que dix toponymes préromains, ce qui en ce cas équivaut à préromains.

Comme souvent, en Sardaigne l'état des choses est différent. Il est vrai que certaines zones semblent se conformer à la norme observée pour le reste de la Romania: ainsi on ne note à Tula<sup>8</sup>, dont le dialecte relève du nord-logoudorien, que deux toponymes préromains sur un total de 277, à savoir 0,7%, et à Abbasanta<sup>9</sup>, en terrain peu accidenté du (sud-)logoudorien, trois sur 297, donc 1%. Le pourcentage s'élève à Galtelli<sup>10</sup>, en basse Baronia, à 9% (42 sur 469) et à 10% (30 sur 299) à Ilbono<sup>11</sup> dans Ogliastra et dans le Goceano (50 sur 488 à Bottidda, Burgos et Esporlatu<sup>12</sup>) et même 14%

<sup>2</sup> J.M. González, *Toponimia de una parroquia asturiana (Santa Eulalia de Valduno)*, Oviedo 1958. Plus à l'ouest encore, on pourrait citer, pour la Galice, E. Rivas Quintas, *Toponimia de Marín*, Santiago de Compostela 1982 (= *Verba*, Anejo 18), où l'on peut compter deux toponymes préromains parmi un millier de noms réunis et non 21,26% comme le voulait l'auteur (p. 377), cf. *art. cit.* (n.1), 665.

<sup>3</sup> J.A. Fraga Gracia, *Toponimia del Campo de Borja*, Zaragoza (s.d.).

<sup>4</sup> *BTD* 47 (1973), 93-159; 49 (1975), 91-137; 51 (1977), 63-144.

<sup>5</sup> Paris 1971.

<sup>6</sup> Ch. de Roche, *Les noms de lieu de Moutiers-Grandval*, Halle 1906 (= *Beih. ZrP* 4). — On pourrait ajouter J. Babin, *Les lieux-dits de la commune de Boureuilles (Meuse)*, Paris 1951, où l'on trouve 4 toponymes prélatins parmi les 462 noms étudiés.

<sup>7</sup> E. Nègre, *Toponymie du canton de Rabastens (Tarn)*, Paris 1959, 477.

<sup>8</sup> M. Fois, «La toponimia del comune di Tula (SS)», *Quaderni bolotanesi* (= *Qb*) 22 (1996), 427-439.

<sup>9</sup> Associazione Archeologica Etnografica Abbasantese, *I toponimi del territorio di Abbasanta*, Oristano 1993.

<sup>10</sup> G. Mastio, «La toponimia del comune di Galtelli (NU)», *Qb* 20 (1994), 443-462.

<sup>11</sup> T. Loddo, «Topònimi del comune di Ilbono (NU)», *Qb* 24 (1998), 317-339.

<sup>12</sup> E. Piredda, «La toponimia dei comuni di Bòttidda, Burgos, Esporlatu (SS)», *Qb* 14 (1988), 415-425.

(138 sur 978) à Nuoro<sup>13</sup> et 17% (109 sur 639) à Bitti<sup>14</sup>, pour passer, au centre montagneux, à des pourcentages inouïs, à savoir 21% (75 sur 357) à Orune<sup>15</sup>, entre Nuoro e Bitti, et surtout dans la Barbagia Ollolai: 22,8% (105 sur 461) à Oliena, 23,7% (52 sur 219) à Mamoiada, 29,6% (14 sur 48) à Lodine, 32,5% (221 sur 680) à Orgosolo, 37,1% (69 sur 186) à Gavoi, 37,5% (42 sur 112) à Ollolai, 38,5% (69 sur 179) à Ovodda, 40% à Fonni (86 sur 214) pour arriver à 51% (100 sur 196) à Olzai<sup>16</sup>, village qui se trouve seulement à 29 km de distance à l'est d'Abbasanta (1%). Les toponymes préromains se trouvent donc en masse dans la région généralement considérée comme le dernier réduit de la population autochtone, à savoir celui appelé *Barbaria* par les vainqueurs romains, la *Barbagia*.

Quant à la langue parlée par ces «barbares», on a l'habitude de l'appeler par le nom de paléosarde (Wagner, Bertoldi, Terracini, Tagliavini, Hubschmid, Pellegrini etc.) et de le considérer comme pré-indoeuropéen. Il n'est que M. Pittau qui, après avoir établi des parallèles avec l'étrusque d'abord<sup>17</sup> et le lydien ensuite<sup>18</sup>, soutient une origine indoeuropéenne pour ces langues<sup>19</sup>, et après avoir appelé longtemps le substrat paléosarde «nuragico», il préfère actuellement «sardiano». Pour Wagner, ce substrat était encore plus mystérieux que l'étrusque<sup>20</sup>, mais à la suite de travaux surtout de Bertoldi et de Hubschmid, il admettait un «filone (da sud a nord) libico-sardo-iberico» et un «filone (da est a ovest) anatolico-sardo-iberico»<sup>21</sup>. Ce dernier rappelle, chez Pittau, la couche tyrrhénienne («tirrenico»), à laquelle il oppose «*un sub-sostrato prenuragico, che è di origine iberica*»<sup>22</sup>, pourtant faiblement représenté. De cette façon, il ne tient pas compte de la classifi-

<sup>13</sup> M. Pittau, *L'origine di Nuoro*. I topònimi della città e del suo territorio, Nuoro 1996.

<sup>14</sup> M. G. Sanna, «La toponimia del comune di Bitti (NU)», *Qb* 13 (1987), 397-412.

<sup>15</sup> G. Porcu, «La toponimia del comune di Orune (NU)», *Qb* 21 (1995), 453-468. — J'ai procédé moi-même à l'attribution des toponymes aux différentes couches étymologiques. Les travaux de Fois, Mastio, Piredda, Porcu et Sanna — comme celui sur Abbasanta — ne présentent pas d'étymologies explicites; ils sont basés sur des *tesi di laurea* de Sassari, dirigées par M. Pittau. Les étymologies de Loddo sont en partie inutilisables (basées sur Spano).

<sup>16</sup> Les chiffres sont ceux que j'ai donnés dans ma *Toponomastica barbaricina*, Nuoro 1998, 82.

<sup>17</sup> Depuis M. Pittau, *La lingua dei Sardi Nuragici e degli Etruschi*, Sassari 1981.

<sup>18</sup> P.ex. *Origine e parentela dei Sardi e degli Etruschi*, Sassari 1995, 115s. («35. Le conessioni onomastiche fra l'Asia Minore e la Sardegna»).

<sup>19</sup> Cf. dernièrement M. Pittau, *I nomi di paesi città regioni monti fiumi della Sardegna*, Cagliari 1997, 8: «... i Sardi Nuragici provenivano dalla Lidia nell'Asia Minore e la loro lingua derivava appunto da quella lidia, la quale era una lingua di matrice indoeuropea».

<sup>20</sup> *VR* 7 (1943/44), 321: «Die sardische Sphinx ist noch geheimnisvoller als die etruskische».

<sup>21</sup> *La lingua sarda*, Bern 1951 (=1980), 308.

<sup>22</sup> *Op.cit.* (n.19), 8.

cation établie par Hubschmid qui a voulu distinguer six couches différentes, mais parmi lesquelles figuraient «eurafricain» et «hispano-caucasique»<sup>23</sup>. Moi-même, dans ce qui suit, je ne ferai aucune distinction, qualifiant de «paléosarde» tout toponyme non explicable par le lexique dialectal ou une langue y ayant contribué (latin, grec, italien, catalan, espagnol).

Ces toponymes se caractérisent par une certaine structure; il est aisé de s'en rendre compte en parcourant les listes respectives établies par G. Paulis<sup>24</sup>. Ce sont surtout des suffixes, attribués au substrat, qui ont été l'objet de la recherche de la part de Bertoldi<sup>25</sup>, Hubschmid<sup>26</sup>, Pittau<sup>27</sup>, Terracini<sup>28</sup>, Wagner<sup>29</sup>, mais aussi d'Alessio<sup>30</sup>, Battisti<sup>31</sup> ou De Felice<sup>32</sup> et plus récemment, de Blasco Ferrer<sup>33</sup>, et d'autres encore. Dans ce contexte, ont été examinés ou cités en premier lieu les suffixes V (= voyelle) + *i*, surtout *-ai* qui se rencontre dans des centaines de toponymes, mais aussi *-ei*, *-oi*, *-ui*<sup>34</sup>. Etant donné que certains de ces noms sont dépourvus du *-i* final dans les premières attestations — p.ex. *Alela*, *Allala*, *Ollala*, *Ollola* avant *Ollolai* —, Pittau veut les ramener tous à des oxytons primitifs<sup>35</sup>, tels qu'on en trouve encore aujourd'hui, p.ex. *Alà*, *Torpè*, *Belvì*, *Buddusò*, *Ortorù*. Dans cet ordre d'idées, il est possible que *-e* dans *-ié* et *-óe* — qui n'est peut-être qu'une variante de *-ói* — soit également paragogique<sup>36</sup>, mais point *-éa*, *-éo*, *-ía* et *-ío*.

<sup>23</sup> «Paläosardische Ortsnamen», *VII Congresso Internazionale di Scienze Onomastiche. Atti e Memorie*, II, Firenze 1963, 145-180, 147s.

<sup>24</sup> *I nomi di luogo della Sardegna*, I. Sassari 1987, 425-452 «Serie onomastiche di probabile origine preromana e di etimologia oscura nella toponomastica moderna», et 453-456 «Serie onomastiche di probabile origine preromana e di etimologia oscura nei testi antichi».

<sup>25</sup> «Antichi filoni della toponomastica mediterranea incrociatisi nella Sardegna», *RLiR* 4 (1928), 222-250.

<sup>26</sup> *Sardische Studien*, Bern 1953; *art.cit.* n.23.

<sup>27</sup> Surtout *Studi sardi di linguistica e storia*, Pisa 1958.

<sup>28</sup> «Osservazioni sugli strati più antichi della toponomastica sarda», in: *Pagine e appunti di linguistica storica*, Firenze 1957, 93-110; «Gli studi linguistici sulla Sardegna preromana», *ib.*, 111-135.

<sup>29</sup> «Zum Paläosardischen», *VR* 8 (1943/44), 306-326; *op.cit.* n.21; *Historische Wortbildungslehre des Sardischen* (= *RH* 39), Bern 1952.

<sup>30</sup> «I nomi collettivi in *-ai*», *RIL* 74 (1941), 726-756.

<sup>31</sup> *Sostrati e parastrati nell'Italia preistorica*, Firenze 1959.

<sup>32</sup> *Le coste della Sardegna*, Cagliari 1964.

<sup>33</sup> *Storia linguistica della Sardegna* (= *Beih. ZrP* 202), Tübingen 1984.

<sup>34</sup> Pour les informations bibliographiques détaillées, je renvoie à mon article «Sardisch: Interne Sprachgeschichte, III. Onomastik», *LRL IV* (1988), art. 289, 868-870 (-884), article que je reprends en partie ici.

<sup>35</sup> *Studi ...* (cf. n.27), 148-154.

<sup>36</sup> Pittau, *op.cit.* (n.27), 149, l'admet pour *-óe*; *-e* au lieu de *-i* semble indiqué pour éviter l'oxytonie dans des mots en *-í* (*Onaní* est prononcé *onaníe*).

D'autres suffixes retenus comme typiquement sardes par des auteurs cités sont *-éle/-éli, -ili, -iri* et aussi *-óle, -órel/-óri, voire -ána*, mais avant tout des suffixes atones, à savoir *-il, -ir, -or, -ar, -on, an, '-ala* et *'-ali*. Étant donné que les mots terminant en consonne, prennent une voyelle paragogique, plus exactement la dernière voyelle, les toponymes en question devraient se terminer en *'-ili, '-iri, '-oro, '-ara, '-ono, '-ana, '-ala* (et *'-ali*). Il en est de même pour les suffixes du type *'-nn-r-* qui représentent donc un double suffixe: (V + n) + (V + r) + voyelle paragogique qui manque encore au Moyen-Âge, cf. p.ex. *Gunnannor (CSNT) > Bonnnáno*<sup>37</sup>. D'autres suffixes, toniques cette fois-ci, ont été mentionnés dans notre contexte: *-ása* (et *-ási*), *-ósa, -úsa* ainsi que *-assa, -essa, -issa, -ussa; -ake* avec *-eke, -ike, -oke, -uke* et finalement, à côté de *-ss-*, des suffixes en *-rr-* (*-arru, -orru, -urru*), sans parler de *-p-* (Hubschmid) et de *-sp-* (Pittau). Voilà un nombre impressionnant de suffixes qualifiés de paléosardes. Mais un examen approfondi du paysage toponymique est susceptible d'en révéler d'autres encore. En premier, il semble légitime de compléter des séries de suffixes qu'on entrevoit, p.ex., en réunissant ceux qui s'articulent autour de *-l-* dont ont été cités *'-ili, '-ala, '-ali* atones et *-éle, -éli, -ili, -óle* toniques. En regardant de plus près, on peut en effet trouver aussi *'-alu, '-ile, '-ilo, '-ola, '-oli, '-olo* et *'-ula, '-ule, '-uli, '-ulo, '-ulu* pour la série atone et *-ále, -álu, -éle, -élu, -íle, -ílo, -óla, -óli, -ólo, -ólu* et *-úla, -úle, -úli, -úlu* pour la série tonique.

Il en résulte qu'il existe deux séries parallèles de suffixes, une atone et l'autre tonique, qui s'articulent autour d'une consonne — *l* en l'occurrence — laquelle théoriquement peut être précédée et suivie d'une des cinq voyelles possibles (*a, e, i, o, u*). On arrive ainsi au nombre impressionnant de 50 suffixes «virtuels» (pour sacrifier à un terme à la mode) dont 31 (14 atones et 17 toniques) ont été réalisés sur un terrain de 734 km<sup>2</sup> seulement pour lequel les cadastres indiquent 2295 toponymes dont un tiers (758) sont d'origine paléosarde<sup>38</sup>. Bien que les chiffres s'avèrent inférieurs, le principe indiqué pour *-l-* vaut également pour *-r-*, «pilier» pour 23 suffixes (14 atones et 9 toniques) et *-n-*, à la base de 13 suffixes

<sup>37</sup> Depuis Terracini (*op.cit.* n.28, 103), le *-r* serait une marque du pluriel, cf. Pittau (*op.cit.* n.27, 169s.), Hubschmid (cité n.23, 174s.), Blasco Ferrer (*op.cit.* n.33, 10) qui, à propos de *'-ara*, parle plusieurs fois d'une terminaison «con valore di plurale» (*Le parlate dell'Alta Ogliastra*, Cagliari 1988, 1977) ou Pittau qui croit avoir «dimostrato che la desinenza od una delle desinenze del plurale nella lingua paleosarda o nuragica era la *-r*» (*Ulisse e Nausica in Sardegna*, Nuoro 1994: «3. Una desinenza del plurale nel paleosardo e nell'etrusco», 47-51, 50).

<sup>38</sup> H.J. Wolf, *Toponomastica barbaricina*, Nuoro 1998, 19-93, 82.

(4 atones et 9 toniques); *-m-*, assez rare ailleurs (cf. *Mógumu, Ságama*), n'y apparaît pas.

D'autres suffixes sont toujours toniques, ce qui dans les langues romanes constitue la règle. Ainsi, on trouve, à côté des *-ása, -ósa, -úsa* déjà mentionnés (grâce à Wagner), *-ésa* et *-ásu, -ási, -ési, -ísi, -úsi*, ces derniers tous dans la région dont il a été question, à savoir la Barbagia Ollolai, et probablement *-ósi* ailleurs. Là aussi, on note des exemples pour *-áge, -ógel-ógi, -úge* et *-óva, -óvel-óvo*, mais dans peu d'exemples. Finalement, on ne peut passer sous silence les séries de suffixes qui s'articulent autour de *-θ-/ts-*<sup>39</sup> (< *tj, cj*) d'une part et *-d̪d̪-* (< *-ll-*) de l'autre. Des 25 possibilités dans le contexte des «suffixal gamuts» (Malkiel), pour le premier (*θ/ts*), 18 ont été réalisées, pour le second (*d̪d̪*), 13, donc toujours plus de la moitié.

Un calcul rapide nous révèle que nous avons affaire ici à 150 suffixes environ, identifiables par des épreuves de commutation auxquelles je ne procéderai pas ici pour des raisons évidentes. Mais je donnerai un exemple pour chacun d'eux, choisis de préférence parmi les (micro)toponymes des neuf villages que j'ai examinés (Fonni, Gavoi, Lodine, Mamojada, Oliena, Ollolai, Olzai, Orgosolo, Ovodda)<sup>40</sup>. Les dialectes respectifs, assez conservateurs, se caractérisent par le passage de *(-)c-* au coup de glotte (*k > ʔ*); comme en castillan, ils perdent le *f-* initial (mais *f- > h-* à Ovodda); le *-p-* est conservé, mais le *-t-* est sonorisé (*-t- > -d- > d̪*). Lorsque je me vois obligé d'inclure des toponymes d'autres régions, je les mettrai entre parenthèses<sup>41</sup>.

	<i>-á</i>	<i>-é</i>	<i>-í</i>	<i>-ó</i>	<i>-ú</i>
	(Alà)	Nuriθé	Dorθiní	Duvilinó	Ortorú

<sup>39</sup> Le *θ* qui, à l'initiale, se présente souvent dans des mots du substrat (p.ex. *θaláu, θiría*), ne se trouve plus qu'en Baronia et en Barbagia, cf. M.L. Wagner, *Fonetica storica del sardo*, trad. etc. G. Paulis, Cagliari 1984, 470. *Carta V*, où les points 44 (Olzai) et 47 (Ovodda) font cependant partie de l'aire *-ts-*; M. Contini, *Étude de géographie linguistique et de phonétique instrumentale du sarde*, II: Atlas..., Alessandria 1987, carte 16. A ce *θ* (correspondent *t* en logoudorien, *ts* en campidanien et, grosso modo, *s* dans l'Ogliastra).

<sup>40</sup> *Op. cit.* n.16.

<sup>41</sup> S'il a y moyen, je les prendrai parmi ceux cités dans l'article 289 du *LRL* (cf. n. 34), les autres dans les listes de Paulis (cf. n.24).

	-á-	-é-	-í-	-ó-	-ú-
-a:	-	Duruléa	Gurpía <sup>42</sup>	-	-
-e:	-	-	Gusuníe	Loʔóe	-
-i:	Orolái	Biréi	-	Serelói	Urgurúi
-o:	-	Goronéo	Dargelío	-	-
´-an-:	Óvana	-	-	-	-
	-a	-e	-i	-o	-u
´-in-:	-	Órbine	Lísini	-	-
´-on-:	-	-	-	Sórgono	-
´-al-:	Mástala	-	Tískali	-	Táralu
´-il-:	-	Sorábile	Gívili	Arráilo	-
´-ol-:	Bírrola	-	Órgoli	Góvolo	-
´-ul-:	Moróθula	Erekáʔule	Íruli	Osúsulo	Lúgulu
´-ar-:	Tóvara	-	Vadiθóʔari	Turíʔaro	Roʔáʔaru
´-er-:	-	Iléʔere	-	Dosʔolénnero	-
´-ir-:	-	-	Lóʔiri	-	s' Íspiru
´-or-:	-	ʔoʔórvore	-	Lóθoro	-
´-ur-:	-	Lútture	Tóʔuri	-	Girθáuru
-án-:	Lopána	Oráne	-	-	-
-én-:	Lopéne	-	Biséni	-	-
-ín-:	-	Lodíne	Esíni	-	-
-ón-:	-	Piʔisóne	Lisorgóni	-	-
-ún-:	-	Loθúne	Orruvidúni	-	-
-ál-:	-	θorʔopále	-	-	Lottálu
-él-:	-	Sorunéle	Uséli	Dossonélló	-
-íl-:	-	Tiritíle	-	Loʔílo	-
-ól-:	Gasóla	Orohóle	Buʔóli	Barasólo	Porθólu
-úl-:	Ortiʔelúla	Araʔúle	Uvisiúli	-	Urúlu
-ár-:	-	su Vurθáre	Girginári	-	-
-ér-:	-	Tsolopére	Logéri	-	-
-ír-:	-	-	ʔaspíri	-	-
-ór-:	-	Liseʔóre	Danóri	Dalóro	-
-úr-:	-	-	Maʔúri	-	-
-ás-:	(Urása)	-	(Sinási)	-	Gadalásu

<sup>42</sup> Top. hybride: *gurp-* (< *vulp-*) + *-ía*.

-és-:	(Gonnésa)	-	Delinési	-	-
-ís-:	(Alísa)	-	Ilísi	-	-
-ós-:	(Ollósa)	-	-	-	-
-ús-:	(Asúsa)	-	Alúsi	-	-
-áθ-: <sup>43</sup>	Loguláθa	Isteláθe	-	-	Lopáθu
-éθ-:	Suléθa	-	Ri?éθi	Taléθo	-
-íθ-:	Solíθa	-	Vilíθi Vilíθi	Goseítso	Lo?aríθu
-óθ-:	Toróθa	Orróθe	Ogótsi	Dilótso	-
-úθ-:	-	Torúθe	Gurtidúθi	Orosúθi	Lemútsu
-édd-:	Bitivédda	-	Biritéddi	Norvéddo	Turéddu
-ídd-:	Golamídda	-	Biríddi	?omíddo	?appíddu
-ódd-:	Ovódda	Tottódde	Lapóddi	Gurθióddo	-
-údd-:	Manasúddas	-	-	-	-
-árr-:	(Ilárra <sup>44</sup> )	-	-	-	-
-érr-:	(Codérra)	(Sigérre)	-	-	-
-írr-:	Magírra	-	-	-	-
-órr-:	Lo?órra	-	-	Istedórra	-
-úrr-:	(Gusúrra)	Aladúrre	(Dudúrri)	-	Ludúrru
-óv-:	Didóva	Durulóve	-	Istióvo	-
	<b>-á-</b>	<b>-é-</b>	<b>-í-</b>	<b>-ó-</b>	<b>-ú-</b>
-ss-:	(Samássa)	(Baréssa)	(Oríssa)	-	-
-ke-:	Oθá?e	(Cargéghe <sup>45</sup> )	Orvení?e	(asd. Silóke)	Perú?e
-g-:	Orogáge	-	-	Ittilóge, Ispθológi	Loθúge

Pour des raisons formelles, il est légitime de considérer toutes les désinences mentionnées comme des suffixes paléosardes. Il est vrai aussi qu'une vingtaine de ceux-ci est homonyme avec des suffixes sardes d'origine latine, à savoir *-ina-inu* et *-ile* atones et *-ana/-anu*, *-ina/-inu*, *-one*, *-ale*, *-ile*, *-are*, *-ore*, *-osa/-osu*, *-aθa/-aθu*, *-iθa/-iθu*, *-uθa/-uθu*, *-edda/-eddu* toniques. Mais il y a de bonnes raisons de les compter aussi parmi les suffixes d'origine prélatine:

<sup>43</sup> A Olzai et Ovodda, on a *-ts-* à la place de *-θ-*.

<sup>44</sup> Des toponymes sardes pourvus d'un suffixe articulé autour de *-rr-* ne sont pas attestés; *-rr-* pourrait donc théoriquement provenir de *-rn-*, cf. *Top. barb.* (cité n.38), 70.

<sup>45</sup> < asd. *Carieke* (CSPS).



1. Ils rentrent dans des séries, dont plusieurs composantes ne peuvent remonter au latin vu le caractère de leur voyelle finale: en logoudorien, les mots héréditaires se terminant en *-i* et *-o* représenteraient des cas latins qui, à quelques exceptions près, n'ont pas survécu en roman; le même raisonnement est valable pour *-e* dans la majorité des cas (1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> déclinaisons<sup>46</sup>).

2. L'alternance avec d'autres suffixes paléosardes.

3. Les racines représentent presque toujours des bases étymologiquement opaques, donc préromaines. Il y a pourtant des suffixes susceptibles de se joindre à des racines latines ou romanes, à savoir *-ia*, *-io*, p.ex. dans *Gurpía* (< *vulpe*), *Ponkío* (< *conca* 'tête'), *-ai* dans *Pastandzai* (< *castanea*) et *-ake* dans plusieurs appellatifs comme *preda?e* 'souricière' etc. (< *petra*)<sup>47</sup>.

Finalement, il me semble indiqué de faire quelques remarques sur les racines paléosardes, à plus forte raison qu'elles n'ont pas été étudiées de façon systématique. Il est vrai que Bertoldi (*gab-*, *tal-*), Wagner (*org-*; ensuite Blasco et Pittau), Hubschmid (*nug-*, *sag-*) et Pittau (*nur-*) ont examiné quelques racines<sup>48</sup> (ou premiers segments), ce qui est fort peu, pour ne pas dire quantité négligeable vu que déjà les 758 toponymes paléosardes de la Barbagia Ollolai en présentent 320 environ<sup>49</sup>. Il est vrai que M. Pittau, sur la base de rapprochements avec l'étrusque, le latin et d'autres langues, a tenté d'assigner un sens à bien plus de toponymes<sup>50</sup>, mais à l'heure actuelle on ne peut pas dire que cette tentative ait passé le stade d'hypothèse. J'admets être moins courageux et me contenter pour le moment d'une description de la structure des toponymes, me limiter donc à l'aspect formel.

En examinant à ce propos les toponymes de la Barbagia Ollolai, je crois disposer d'un échantillon représentatif étant donné que cette région est celle de la plus grande densité de noms préromains. Même si les éléments devaient varier d'une région à l'autre, j'ai l'impression que la structure de ceux-ci est invariable, surtout qu'elle est relativement simple. Notons d'abord que l'inventaire phonétique contient les cinq voyelles; rien n'indique l'existence de diphthongues primitives, mais elles ont pu être monophthonguées comme celles du latin. La combinaison de deux voyelles dans des noms modernes doit être le résultat de la chute d'une consonne intervoca-

<sup>46</sup> Une exception est constituée par les anthroponymes qui remontent au vocatif latin, à savoir *-e* dans, p.ex., asd. *Marke* (> nom de famille *Marchi*) à côté du prénom *Marcu* et *-i* pour des noms en *-ius*, p.ex. asd. *Salvi*, cf. *LRL IV*, 878.

<sup>47</sup> Cf. M.L. Wagner, *HWS* (*op.cit.* n.29), 20 (§16).

<sup>48</sup> Pour les renvois, cf. *op.cit.* n.38, 22.

<sup>49</sup> *Ib.*

<sup>50</sup> En dernier lieu dans *op.cit.* n.19; cf. mon compte rendu *RION* 5 (1999), 172-180.

lique (-g-, -b-/v-, -f-) ou, en fin de mot, de l'adjonction d'une voyelle paragogique. Il n'y avait pas non plus, à ce qu'il semble, de semi-voyelles (*j* et *w*) qui, dans les mots hérités du latin, ont connu des évolutions particulières, à savoir -*lj*- et -*rj*- passés dans les dialectes barbaricins à -*dz*- ou -*dʒ*- (*pa-lea* > *padza/padʒa*) et à -*rj*-, -*rdz*-, -*rdʒ*- ou -*lj*- (*varia* > *varja/vardza/var-dʒa/valja*) ou bien -*gw*- et -*kw*- passés souvent à *b(b)*: *lingua* > *limba*, *aqua* > *abba*. Les toponymes paléosardes ne semblent pas avoir connu non plus les groupes consonantiques, fort répandus dans les langues indo-européennes, constitués par nasale + occlusive et qui rentrent souvent dans des groupes de trois consonnes du latin, conservés en sarde (p.ex. *umbra*, *mandra*, *intro*). Or, les toponymes de la Barbagia n'affichent aucun groupe de trois consonnes (p.ex. -*skr*-, présent dans *iskrière* < *scribere* etc.). Quant à ceux de deux consonnes, on n'en trouve guère à l'initiale (p.ex. *Drónno-ro*), mais assez souvent à l'intérieur du mot. Dans ces cas, la première consonne ne peut être que *r* (116 exemples) — qui peut représenter aussi *l* étymologique<sup>51</sup> — ou bien *s* (68 ex.) dans -*st*- (35), -*sk/sʔ*- (20), -*sp*- (13), alors que *r* rentre surtout dans les groupes -*rg*- (34), -*rθ-rt*s- (28), -*rt*- (20) et -*rv*-/*rb*- (19).

La difficulté de différencier en sarde entre consonnes simples et doubles m'incite à postuler pour le paléosarde seulement des liquides géminées et aussi *s*, tel qu'il se présente p.ex. dans *Nussulái*; -*rr*- est plus fréquent (*Osporrái* etc.), et surtout -*ll*-, cacuminalisé en -*dʒ*- (*Otsiddái* etc.). On voit donc que le système phonétique paléosarde, au vu des toponymes conservés, a dû connaître certaines restrictions par rapport à celui du latin.

La structure d'un toponyme d'origine paléosarde est donc relativement simple: La racine ou son premier segment peut commencer par une voyelle (V) ou par une consonne (C) ou deux — la deuxième est *r* — et se termine par une consonne ou deux: C (+ *r*) + V + C (+ C) ou V + C (C). Lorsque le nom n'est constitué que par cet élément, il finit par une voyelle (p.ex. *Ili*, *Ospo*, *Pale*), mais le plus souvent, il prend un suffixe (*Il/ísi*, *Pal/ái*). Le plus souvent, pourtant, il y a un deuxième, parfois un troisième élément avant le suffixe. Ces segments ont la structure V + C (+ C) et ne diffèrent pas de ceux rencontrés au début du mot (*Il/ist/órro*, *Osp/orr/ái*). Je ne peux discuter ici tous les aspects en rapport avec la structure des différents éléments des toponymes<sup>52</sup>, en particulier les questions qui se posent lors de la rencontre de deux voyelles qui semble postuler des segments réduits à une vo-

<sup>51</sup> D'autre part, -*rc*- passe comme -*lc*- à -*lʔ*- à Orgosolo, ou il y a *Il/iddoi* et *Sielʔone*.

<sup>52</sup> Cf. à ce propos *Top. barb.* (op.cit. n.38), en particulier 28-50.

yelle (p.ex. *Birli/ái*)<sup>53</sup>. On devrait continuer à examiner de près ces toponymes, par exemple la répartition des voyelles; déjà Terracini avait noté une certaine «monotonia vocalica»<sup>54</sup> qui, dans la Barbagia, se manifeste dans des noms comme *Malartána*, *Digidilísi*, *Orgostórro*, *Lu?únnuru* lesquels rappellent en effet les *Naraggara*, *Sitifis*, *Rusuccuru* etc. attestés dans l'Antiquité en Mauritanie et en Afrique Proconsulaire.

De toute façon, le centre de la Sardaigne, à plusieurs égards unique dans la Romania, surtout par des phénomènes archaïques, l'est aussi par le pourcentage de toponymes prélatins à nul autre pareil, toponymes qui confèrent à la Sardaigne une physionomie bien particulière.

---

<sup>53</sup> J'ai déjà fait allusion à la possibilité de la chute d'une consonne intervocalique. Ainsi, les formes cadastrales *Olivili* et *Olovoli* la prouvent pour *Olíli* et *Olóli*, et dans le cas de *Biríai* (Olicna) on peut le confronter avec *Birihai* à Ovodda, où *-h-* représente *-f-* étymologique, tombé à Olicna comme ailleurs, cf. *Top. barb.*, 46s.

<sup>54</sup> *Op.cit.* n.28, 120.